

Proposition de corrigé du commentaire de « Vieille Chanson du jeune temps » de Victor Hugo

Si de nombreux poèmes évoquent et donnent une voix au sentiment amoureux, rares sont ceux qui racontent une aventure complètement ratée. La chose est d'autant plus remarquable sous la plume de Victor Hugo, grand séducteur s'il en fut jamais. Néanmoins c'est bien lui qui narre, en 1831 ou en 1855, en neuf quatrains d'heptasyllabes en rimes croisées, sous le titre « Vieille Chanson du jeune temps », un souvenir d'adolescence où il n'a pas le beau rôle. Nous étudierons d'abord cette histoire d'amour inaboutie, puis la double idéalisation de la femme et de la nature. Nous verrons finalement comment le regret donne naissance à l'écriture.

Le poème raconte tout simplement une histoire d'amour ratée, ou plus exactement qui n'a pas eu lieu.

Un jeune homme et une jeune femme se promènent ensemble dans un bois. Nous possédons quelques renseignements sur cette dernière : elle se nomme « Rose », sait-on dès le premier vers, elle a vingt ans (v. 14), le « bras blanc » (v. 20) et le pied « petit » (v. 27). Et si ses yeux brillent, comme nous le dit le vers 14, c'est parce qu'elle a très envie de séduire le jeune homme avec lequel elle se trouve. c'est pour cette raison que, sous prétexte de cueillir une « mûre » à une branche élevée, ou de se rafraîchir, elle montre son bras et son pied dénudés. Ainsi pendant la promenade reste-t-elle silencieuse, contrairement à celui qui l'accompagne.

Ce dernier, Victor Hugo lui-même sans doute, n'a que « seize ans » (v. 13), et semble mélancolique, peu intéressé par ce qui se passe autour de lui ; il a « l'air morose » (v. 15). Durant toute la promenade, il parle ; il est le sujet de tous les verbes de parole : « parler » évidemment (vers 3, régi par un « nous » dans lequel, pour la seule fois du texte, Rose est intégrée ; vers 7), « dire » (v. 29). Mais c'est pour proférer des banalités : « des fleurs, des arbres » (v. 7). Par ailleurs, il semble se déplacer sans cesse, puisqu'il est également caractérisé par des verbes de mouvement, comme « marcher » au vers 6, « suivre » au vers 30 et « sortir » au vers 34. C'est aussi, si l'on connaît Victor Hugo, sa « nature amoureuse » qui dort « dans les grands bois sourds (v. 23-4) ». Cet épisode la réveillera.

En attendant, il ne remarque rien, ne se rend nullement compte des manœuvres de séduction de sa compagne. C'est pourquoi il est défini dans le texte par des négations, aux vers 4, 20 et 28, ces deux derniers vers étant d'ailleurs remarquablement parallèles. et la tentative de séduction de la jeune femme n'aboutit pas. C'est une occasion manquée. La fin de cette petite histoire est marquée par la reprise en chiasme des deux premiers vers par les deux derniers : le vers 35 a pour sujet Rose, comme le vers 2, et le premier ainsi que le dernier sont consacrés aux pensées (ou aux non-pensées) du jeune homme. Mais ce chiasme se redouble d'une inversion des négations ; au premier quatrain, c'est le jeune homme qui « *ne [songe] pas* à Rose, au dernier c'est Rose qui dit à elle-même « *n'y pensons plus* ». Parallèlement, si au début Rose désire suffisamment le (futur) poète pour venir « au bois » avec lui, c'est lui qui « y pense » au vers 36, et c'est pour « toujours ». Le « nous », présent au début du texte, alors que le couple semble encore possible, disparaît ensuite.

Le texte donne justement une voix à ce regret, et, écrit treize (ou trente-sept) ans après les faits qui y sont racontés, il permet à Hugo d'épancher sur un ton lyrique et élégiaque, une douce mélancolie. Mais à travers cette dernière transparaît une double idéalisation : celle de la femme, et celle de la nature.

2. Une image idéalisée de la femme et de la nature

Le narrateur est aussi aveugle à l'une qu'à l'autre.

a. la femme

- « belle » (v. 35) dans son physique (la blancheur de son bras, teint qui fait partie des canons de la beauté féminine jusqu'au début du XXe siècle, la petitesse de son pied) et dans son attitude (« droite »)
- féminine
- courageuse, elle prend des risques avec la morale.
- émue et émouvante (son « bras tremblant », ses efforts inutiles)

b. La nature »

- belle (« rosée », « parasols »)
- personnifiée (« perles », « offrait », « courait »)
- asile idéal pour les amoureux, car il leur procure l'intimité (« parasols », « bois sourds »)

c. La correspondance entre la femme et la nature

- Elles se ressemblent (le nom de Rose et la fleur, la *rosée*, les *rossignols* ; elles sont belles toutes les deux)
- La nature est complice de Rose (les oiseaux expriment ses sentiments et commentent la situation de son point de vue ; les éléments naturels lui donnent l'occasion de révéler son corps ; elle apparaît comme une nymphe des bois (dryade) et des rivières (naïade)).

3. Le regret à l'origine de l'écriture

a. Le rôle de l'imparfait : il allonge le temps et fait de cette histoire une sorte de rêve. D'autres éléments jouent le même rôle (« les grands bois sourds » répétés aux vers 24 et 34)

b. Poème doucement ironique. Le poète se moque d'un autre lui-même et la dérision se mêle à la mélancolie en un tout difficilement dissociable.

c. Ce qu'Hugo n'a pas vu à l'époque (la beauté de Rose, ses tentatives de séduction), il le reconstruit dans le souvenir. Cette reconstruction est exprimée dès le titre par l'antithèse entre « vieille » et « jeune ».

d. Les treize (ou trente-sept) ans de souvenir et de silence aboutissent à un poème d'une grande simplicité et fluidité, ce qui n'est pas toujours la caractéristique de l'écriture de Victor Hugo.

Du ratage à l'idéalisation, pour aboutir à une réflexion sur l'écriture, ce poème charmant nous promène dans des territoires bien différents les uns des autres. Mais tous ont pour centre le souvenir de l'échec qui permet le rêve et ouvre à l'écriture. Puisse chaque faillite déboucher sur une telle réussite.